

UNE CERTAINE ÉCOLE FRANÇAISE ?

Réflexions sur la musique et la composition, appartenance à une même génération, Gérard Grisey, Hugues Dufourt et Jacques Lenot posent-ils des questions d'école ?

Ce « point d'interrogation » qui ferme le titre est un (r)appel à la relativité : prise au premier degré (en terme de territoire, pire, de terroir), « école française » légitime de sinistres « retours à ». Passons à un niveau supérieur. Si lier Gérard Grisey (prématurément décédé, en 1998) à Hugues Dufourt (amusé, ce dernier se rappelle que, dans les années 1970, « un samedi après-midi, avec Grisey, on s'est demandé quels problèmes nous rencontrions dans la musique, et on a défini la musique spectrale sur un coin de table. ») est naturel, y associer Jacques Lenot, autodidacte absolu, est moins évident. Pourtant nombreux sont leurs points communs.

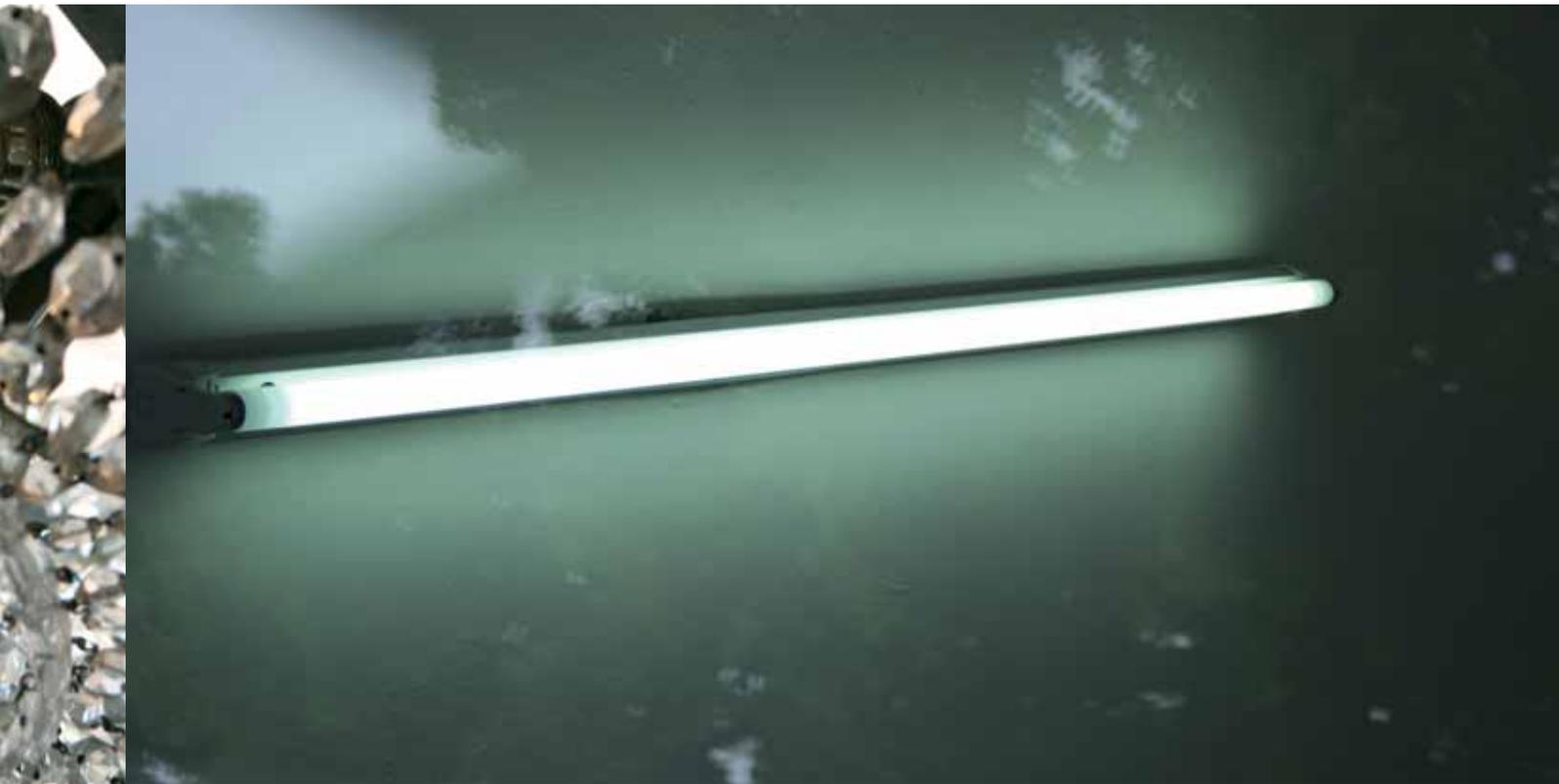
Effet de génération oblige, tous trois (nés vers 1945) ont développé une critique, jamais assassine, du sérialisme. Aux épigones sérialistes qui fleurissaient vers 1970, Gérard Grisey reprocha l'extrême complexité combinatoire qui opacifiait leur musique et déplora la prévisibilité de leur résultat ; il préféra chercher une transparence et des surprises auditives de premier abord qui voilent la complexité des structures internes qu'il brûlait déjà d'inventer. Toujours à propos du sérialisme, Hugues Dufourt visa « le déroulement objectif d'un processus car la forme musicale n'est pas le développement d'un système ». Quant à Jacques Lenot, il conçut un pragmatisme critique. Élargissant le sérialisme en usant non pas d'un seul carré magique *alla* Webern mais de l'association de quatre, il l'a rendu inerte : puisque ses fonctions internes sont dissoutes, ses éléments constitutifs, mués en lieux communs, sont des marionnet-

tes que le compositeur, à distance, fait agir à sa guise et assujettit à son projet créateur. Bref, ces trois compositeurs ont établi la nécessaire dialectique entre deux pôles : la prévisibilité (l'un des effets de la musique tonale) et l'imprévisibilité permanente inhérente à l'événement, qu'il soit déviation, catastrophe ou émergence.

Deuxième point commun, qui touche au temps musical : nos trois compositeurs ont tôt vitupéré contre l'engloutissant flux d'image que déversent les industries de loisir. Ils l'ont doublement combattu : de manière structurelle, en créant des cycles d'œuvres ; et dans une attitude méditative, en concevant des temporalités longues. Plus que tout autre, Gérard Grisey a obsessionnellement questionné ce temps musical, fondement historique de notre musique occidentale. Au XIV^e siècle, en un premier et radical geste théorique, avait surgi un temps musical mesuré, abstrait et totalement coupé du temps civil ou social. De cet *Ars nova*, Gérard Grisey reprit le principe d'une musique scindée en deux entités farouchement autonomes : le rythme (*talea*) et la mélodie (*color*). Est-ce un hasard si *Talea* (1986) est une de ses œuvres essentielles, de celles où « il est enfin devenu possible d'explorer l'intérieur d'un son en étirant sa durée et de voyager du macrophonique au microphonique à des vitesses variables. » ? À propos de *Vortex Temporum* [Tourbillon des temps] (1994-96), il aurait pu écrire les mêmes mots pour en qualifier l'énergie. Exactement ce que Philippe Hurel, ami et disciple de Gérard Grisey, saisit dans son bouleversant et dénudé *Tombeau in memoriam Gérard Grisey*.



Autre creuset commun : le refus de penser isolément les hauteurs, les rythmes et les timbres. Ainsi Jacques Lenot affirmait-il : « Dès mes débuts, harmonie – architecture – forme – mouvement furent une seule entité ». Il a certes attendu l'âge de soixante ans passés pour aborder les outils de la musique informatique (une co-commande du Festival d'Automne à Paris et de l'IRCAM sera créé à l'automne 2009). Mais, avec Hugues Dufourt et Gérard Grisey, il partage la volonté de créer une matière sonore intégrée, ce que la théorie spectrale qualifie de synthèse sonore, laquelle, précise Gérard Grisey, « consiste à étudier les composantes harmoniques d'un son quelconque [naturel ou artificiel] puis à réaliser par les instruments de l'orchestre chacune des composantes ainsi analysées ». À propos de sa nouvelle œuvre *Dawn Flight* (1959), Hugues Dufourt précise « quelques bonnes raisons d'écrire un



quatuor » : « Écrire un quatuor pourrait signifier le retour à une réflexion sur les formes fondamentales du mouvement – comme l'attraction, la répulsion, l'inclusion ou la pénétration. Ou encore sur ce que signifient des gestes comme briser, couper, déchirer ou fendre. Ce serait aussi revenir sur ce qu'est une interférence de fluctuations, sur la plasticité, ou au contraire la tension désordonnée. » Ainsi le timbre n'est-il pas une vêtue, même raffinée à la façon de Ravel, mais un élément fondamental, originel, une matière en fusion. Selon les personnalités, cette matière en fusion s'attache également à tout le spectre sonore – c'est le cas de Gérard Grisey – ou en privilégie une partie, tels Hugues Dufourt et Jacques Lenot qui éprouvent une attractive dilection pour les instruments concentrés dans le bas medium (flûte alto, cor anglais, clarinette, cor, alto, violoncelle dans l'aigu). À cet égard, le

Quatuor à cordes n°IV de Jacques Lenot est exemplaire.

Également, ces trois compositeurs nourrissent leur imaginaire musical par une externalité. Pour Gérard Grisey, il s'agit d'une pensée cosmogonique de l'Univers et du Temps de l'Univers, souvent éclairée de théories astrophysiques. Quant à Hugues Dufourt, qui, enfant, avait fréquenté les ateliers de peinture et qui était partiellement d'ascendance vénitienne (en la Cité des Doges, la peinture était coloriste), il y interroge « le développement intérieure » et « sa constitution temporelle ». Enfin, Jacques Lenot est mû par la poésie, plus particulièrement celle d'une triade – Hölderlin, Rilke et Jacottet – si inspirante qu'il n'a jamais souhaité mettre en musique le moindre de leurs vers.

In fine, de ces trois compositeurs, l'auditeur s'éprouve en une expérience spé-

lative. Et si Gérard Grisey recherche « ces moments extatiques qui transfigurent le Temps, instants que nous recherchons pour les avoir connus mais sur lesquels nous n'avons aucune prise », Hugues Dufourt et Jacques Lenot ne dissimulent pas une âpre et violente subjectivité, à laquelle ce dernier ajoute une forte empreinte autobiographique.

« Une certaine école française » ? À chacun d'en décider...

Frank Langlois
Musicologue